



Études de communication

langages, information, médiations

25 | 2002
Questions de terrains

Le sens du terrain

The Meaning of Field

Philippe Quinton



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/edc/649>
DOI : 10.4000/edc.649
ISSN : 2101-0366

Éditeur

Université Lille-3

Édition imprimée

Date de publication : 1 décembre 2002
Pagination : 41-50
ISBN : 2-9514961-3-3
ISSN : 1270-6841

Référence électronique

Philippe Quinton, « Le sens du terrain », *Études de communication* [En ligne], 25 | 2002, mis en ligne le 09 février 2009, consulté le 19 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/edc/649> ; DOI : 10.4000/edc.649

Ce document a été généré automatiquement le 19 avril 2019.

© Tous droits réservés

Le sens du terrain

The Meaning of Field

Philippe Quinton

- 1 Ce titre, aussi polysémique qu'ambigu, est posé là pour agiter la réflexion sur la notion de terrain et plus particulièrement sur ce que cela peut signifier lorsqu'on le restitue dans un écrit qui le met en représentation. Le travail de la science consiste à objectiver des faits en relevant des données sur un terrain ; et ensuite à établir entre eux des relations qui soient susceptibles d'explicitier des phénomènes, de produire du savoir. Est-ce à dire que le terrain donne sens à la recherche, à la science ? Pour un chercheur, il est clair que le sens n'est pas quelque chose qui est là et qu'il faut ramasser car le terrain aurait plutôt tendance à prendre le sens vers lequel la recherche le pousse. Qu'est-ce alors qu'un terrain ? Une réalité objective ? Une construction ? Un signe ou portion de signe ? Quel est son rôle dans la production d'une connaissance scientifique ? Que devient-il dans les écritures qui en rendent compte ? Et, finalement, quelle serait sa part dans le sens d'une recherche ?

Sens immanent et sens construit

- 2 La notion de sens résiste à toute définition (Ducrot, 2002), elle est insaisissable et renvoie toujours à une absence. Difficile alors de parler du sens du sens. Plus modestement, essayons de comprendre la signification d'un terrain, celle qu'il donne ou qu'on lui donne dans le cadre d'une recherche, sachant qu'elle est produite par une intervention conceptuelle ou sensible d'un humain à partir d'un matériau physique ou symbolique. Le travail du chercheur consiste à (seulement) manipuler, organiser de la matière signifiante dans une production symbolique qui est livrée ensuite à une lecture autre que la sienne. Le sens final de la recherche, donné par le destinataire, serait alors la lecture d'une lecture. Le sens dépend toujours d'un humain qui réagit à partir d'un matériau signifiant, ce qui veut dire qu'il est *projeté* (sur quelque chose) lors d'un procès de signification résultant de l'intention d'un sujet mis en relation avec des signifiants. Le « sens » du terrain est alors plus *transcendant* qu'*immanent*.

- 3 Si l'on considère sémiotiquement le terrain construit par le chercheur, il serait alors un *signe* auquel on fait dire quelque chose, ou composante d'un signe. Selon une conception peircienne du signe, le terrain pourrait être diversement un *objet* (ce à quoi le chercheur veut renvoyer, se réfère) ; un *representamen* (des éléments d'une matière signifiante) ; ou un *interprétant* (des modèles mobilisés par le chercheur pour interpréter). Chaque position a évidemment ses particularités, le terrain pouvant les occuper toutes à la fois.
- 4 Ce terrain *construit* est confronté à un environnement réel (un réservoir de signes lui aussi...) qui ne devient également terrain que définit comme tel par l'objet d'une recherche. Mais la construction de cet objet exige au préalable de définir ce à quoi on s'intéresse, ce que l'on cherche, ce que l'on veut montrer ; de formuler des hypothèses et d'utiliser ou d'élaborer des méthodes appropriées aptes à maîtriser les biais, les intentions, le vouloir dire propre au chercheur. Le terrain est ainsi un concentré d'intentions ; le chercheur *va chercher* quelque chose sur le terrain.
- 5 En matière de signification pour un terrain, on peut entendre parler de *construction* ou de *révélation* selon les champs et les postures d'observation. Un chercheur peut avoir pour projet de *révéler* quelque chose qui serait là mais pas vu, pas mis en valeur par un regard spécifique. Son travail serait alors une *médiation* qui valorise des relations inédites entre plusieurs phénomènes, objets ou événements. La recherche serait de la sorte une explicitation et une construction de relations en rapport avec un terrain matériel ou conceptuel. Mais il peut s'agir à la fois de *projections* et d'*extractions* théoriques effectuées par un chercheur dans le cadre de ses relations spécifiques à ce terrain. Dans cet ordre d'idées, deux grandes figures du terrain peuvent se distinguer :
 - dans le cas où le chercheur *donne* sens au terrain, celui-ci serait un *support* (il y inscrit sa recherche) ;
 - dans le cas où le terrain permet de donner sens à la recherche, il agirait comme *caution* (le terrain est une garantie de scientificité, mais surtout il valide).

Le terrain comme objet construit

- 6 Une recherche a donc besoin d'objets, de problématiques, d'hypothèses, de corpus et surtout de *terrains* artificiellement constitués pour mettre des hypothèses à l'épreuve des faits, confronter des réalités et des représentations à l'aide de méthodologies qui structurent le regard et qui nourrissent la démarche spécifique d'un chercheur. Celui-ci procède par prélèvement subjectif dans un continuum matériel ou conceptuel, un *déjà là* ; il fait exister le terrain en tant que tel à travers sa démarche – puisqu'il le « construit » –, en même temps que ce terrain est un appui essentiel pour valider ses hypothèses. La figure de recherche la plus paradoxale serait alors de se regarder chercher sur soi-même ; objet, terrain et chercheur ne feraient ainsi plus qu'un, ce qui vaut pour une démarche artistique mais pas scientifique. On peut aussi voir le terrain comme un *texte* à exploiter, un *pré-texte* à partir duquel un éclairage va être donné à un phénomène ; la méthodologie de recherche consistant à « faire parler » les êtres et les choses en situation. Pour cela il y a besoin de conceptualisation, d'abstraction. Il n'y a donc pas lieu d'opposer artificiellement les démarches *empirique* et *théorique*, les frontières ne sont pas si tranchées que cela, le terrain (et la « bonne recherche ») n'est pas forcément empirique.
- 7 Un terrain serait ainsi un ensemble d'états et de processus prélevés dans des espaces matériels ou symboliques ; rassemblés dans une dynamique signifiante par un acteur-

chercheur, ce qui ne se limite pas à examiner des lieux, des personnes ou des objets physiques. Il peut s'agir de matériaux conceptuels ; de messages ; de groupes humains ; d'institutions, etc., chacun s'explorant à l'aide de méthodes nécessairement hybridées. Ainsi, « faire un terrain » ce n'est pas seulement aller quelque part, s'immerger dans d'autres réalités, observer, prélever « objectivement » de l'existant. Le terrain, vu comme construction formelle propre à un chercheur, peut revêtir des formes très diverses si on le comprend comme *adjuvant* ou *fondement* de la recherche ; comme relation avec un *projet* (vouloir démontrer quelque chose) ; comme *objet* scientifique (une construction mentale) ; ou encore moyen de valoriser une *démarche* de chercheur (une posture sociale, une manière de regarder et de montrer). Sachant que les postures, les projets et les outils conceptuels (les *interprétants*) mobilisés par le chercheur pour ses interventions sur le terrain organisent (et déforment) nécessairement son regard, il se doit en principe d'en faire état. Car chaque démarche est une manière de voir, de définir des objets, ce qui fait la valeur d'une pratique scientifique disposant les choses (le protocole), filtrant un matériau composite pour en extraire de la pertinence. Cela laisse nécessairement la place à des facteurs intuitifs et créatifs sans lesquels les pratiques scientifiques ne seraient peut-être pas ce qu'elles sont. Il est alors utile de savoir si le terrain, qui ne saurait être un but en soi, est là comme figure de *caution* ou de *support*.

La recherche comme design

- 8 Le dessein (le projet scientifique du chercheur), la démarche et la manière de rendre compte sont essentiels à la détermination ou à la qualification d'un terrain. La restitution nécessairement interprétative – à laquelle sied mieux le terme *représentation* car les publications qui s'en suivent sont bien cela –, appelle une écriture, une inscription sur des supports matériels et institutionnels, donc des *dessins*. Avec ce *dessein* et son *dessin* (ses modalités scripturales de communication) nous aurions alors affaire à des **designs de la recherche** terme qu'il faut penser au pluriel, vu la diversité des pratiques. Le terme *design* est ici à extraire de ses connotations artistiques européennes pour se comprendre – selon des acceptions et usages nord-américains – comme structuration, organisation conceptuelle et formelle, systémique et créative, ce à quoi participe évidemment le terrain. Laramée et Vallée (1991) utilisent le terme *design* pour qualifier une création, une intervention de l'homme sur des « structures organisationnelles » qui peuvent avoir un résultat scientifique. L'intérêt est alors de questionner la recherche comme diversité et pertinence de designs faisant œuvre scientifique.

Quel peut être le sens d'une recherche sur le sens ?

- 9 Qu'est-ce qu'un terrain dans une recherche sémiotique, en quoi consiste-t-il ? Le chercheur a affaire dans ce cas à des entités très hétérogènes constituées par les *objets*, *representamen* et *interprétants* cités ci-dessus, ainsi que leurs contextes. Les acceptions et les pratiques sémiotiques traditionnelles méritent d'être revisitées par les approches *socio* ou *ethno-sémiotiques* aptes à prendre en compte une *sémiose* en action, à conduire une observation des messages **avec** leurs pratiques et **dans** leurs contextes de production. Le terrain est ainsi compris comme contexte de circulation, d'émergence des faits, de déroulement des processus, et l'analyse sémiotique ne saurait être réduite à une pratique « en chambre » qui ne considère que quelques objets visuels extraits de leur contexte.

Prenons l'exemple des communications graphiques comme objets de recherche. Ce sont des objets sémiotiques qui prennent place sur des supports matériels (des artefacts), et qui sont observés et observables (en plus de leur réception comme dispositifs) en tant que résultats de processus de production, de stratégies et d'intentions conceptuelles. À ce seul titre on peut les considérer comme les résultats d'*usages* en *production* qui doivent être saisis globalement dans une approche sémiotique très extensive. Aussi bien en production qu'en réception, ces objets et processus mettent en jeu des dimensions *sensorielles* (niveau proprioceptif, synesthésique, corporel) ; *sensibles* (l'esthétique des messages) ; *sémiotiques* (la signification) ; et *pragmatiques* (mises en actes et en situation dans des espaces, des contextes) qui sont essentielles à leur signification. Quelles sont alors les limites du terrain et de l'objet lorsqu'un corpus sémiotique associe étroitement les registres sensoriels, techniques, spatiaux, sociaux, médiatiques, discursifs, sémiotiques et pragmatiques qu'il faut à l'évidence travailler ensemble si l'on veut comprendre les entités visuelles en présence ? Ce terrain-là étant très vaste, il n'y a que le regard du chercheur qui puisse le structurer. Finalement, on voit bien que l'extensivité phénoménale de la notion de terrain se réduit à une production nécessairement sélective et subjective de son sens.

Écrire le terrain ?

- 10 L'écrit de recherche consiste à construire une représentation seconde du terrain. Dans cette phase de « restitution » il y a bien transformation des données recueillies (elles-mêmes déjà sélectionnées) dans une communication qui les amalgame avec le travail de recherche dont elles sont des composantes essentielles. Cette reconstruction aboutit à une forme linguistique¹ qui s'éloigne de l'objectivité, sachant que le discours de la recherche est fortement astreint à ce code, obligé de se conformer à la médiation d'un langage réglé par les usages d'une communauté scientifique logocentrée, bien que l'écrit ait l'avantage de mettre de l'ordre dans les choses. Cette reconstruction de la réalité est calibrée par des enjeux auctoriaux, éditoriaux et scientifiques propres à la communauté dans laquelle l'écrit est amené à circuler. Si le chercheur s'efface apparemment derrière « l'objectivité » de son écrit, il n'en reste pas moins auteur en le signant et ne perd pas de vue les enjeux de reconnaissance et d'identification dont il est porteur. De forme argumentative, cet objet linguistique doit à la fois plaire, tenir ses promesses, démontrer, convaincre et anticiper les critiques, mais aussi positionner l'auteur dans une communauté discursive. Tout cela en contenant la forme littéraire dans un lexique disciplinaire assez consensuel qui n'aime guère les effets d'inscription.
- 11 Il y a donc nécessité d'interroger les processus conceptuels et les formes d'inscription matérielles qui incorporent ou effacent le terrain dans les dispositifs de communication scientifique. Ce *terrain communiqué* se résume alors à des traces de terrain ; cela forme un objet sémio-linguistique analysable comme tel dans ce qui est livré à la lecture. Ce qui en a été retenu et présenté n'est finalement que ce qui a été jugé « significatif ». Cette sélection de signifiants peut être comprise comme une préemption sur le « sens en puissance » (virtuel) opérée par le chercheur. Le sens d'un terrain donné ne serait alors qu'une intention de *faire sens*, ce qui pose la question du jeu interprétatif que le chercheur met en œuvre dans sa représentation. Difficile alors de s'y retrouver dans les processus et les stratégies qui gouvernent vraiment cette production signifiante, de connaître les intentions dont elle procède et d'avoir les moyens d'en vérifier la conduite.

- 12 Les relations particulières entre l'écrit et le terrain ont fait l'objet de multiples travaux. On peut se limiter aux relations entre écritures et supports au sens large, sachant que le support de toute écriture prend aussi sa part dans la construction du sens. Ainsi, à partir de l'analogie entre l'écriture iconique et support matériel, on pourrait, sur le plan conceptuel cette fois, considérer l'écrit de recherche face à ce qu'il reste du terrain vu comme support. L'acte de notation/inscription prend sa place sur des supports matériels et institutionnels précis, dont le terrain fait partie. Si on enlève le terrain, l'écriture perd-elle une certaine scientificité accordée par le terrain compris comme support ?
- 13 Finalement, la recherche serait une interprétation des *pré-textes*, *textes* et *contextes* fournis par le terrain, conduite par un « *lecteur critique* » (Eco, 1979), par nature très différent du « *Lecteur Modèle* », dans le sens où le *lecteur critique* ne coopère pas avec le texte comme le montre Eco pour son *Lecteur Modèle*, il l'opère pourrait-on dire afin de visualiser, expliciter, actualiser des relations qu'il peut penser immanentes mais qu'en fait lui-même construit dans sa démarche transcendantale. L'administration de la preuve ne se réalise alors qu'à travers une *représentation* argumentée d'un terrain dont il ne reste bien souvent pas grand-chose dans l'écrit. De la sorte, ce serait bien le regard du chercheur qui ferait l'intérêt (et le sens) d'une recherche, ce qui en constituerait l'originalité et la pertinence. Les postures de recherche ; les relations de l'écriture « scientifique » avec ses différents supports (matériels, symboliques et institutionnels) ; les formes d'inscription, etc., constituent le *design d'une recherche* et calibrent nécessairement sa réception. La signification du terrain se construirait au final dans une articulation particulière entre les écrits de recherche et leurs supports. L'intérêt d'une recherche, et *de facto* le véritable sens du terrain, serait alors la démarche d'inscription originale d'un chercheur dans une production scientifique, son *écriture* sur les supports de la science.

BIBLIOGRAPHIE

Ducrot, Oswald, (2002), *Le sens*, dans « le cerveau, le langage, le sens », Université de tous les savoirs V5, Odile Jacob.

Eco, Umberto, (1984), *Lector in fabula*, Grasset.

Hall, Stuart, (1994), *Codage/décodage*, Réseaux, n° 68, CNET.

Laramée, Alain et Vallée, Bernard, (1991), *La recherche en communication. Éléments de méthodologie*, Collection Communication organisationnelle Presses de l'Université du Québec.

NOTES

1. Hall Stuart, (1994), nous rappelle que la « réalité passe constamment par et à travers la médiation du langage ». La recherche n'échappe donc pas à sa mise en discours nécessaire. Cet auteur ajoute : « la 'connaissance' discursive n'est pas le produit d'une représentation

transparente du réel dans le langage, mais de l'articulation du langage sur des rapports et conditions réels ».

RÉSUMÉS

Le sens du terrain ne va pas de soi. C'est une construction largement opérée par la démarche du chercheur pour lequel un terrain donné peut-être la caution ou le support d'une recherche. La représentation (« restitution ») de ce terrain n'en laisse voir qu'une interprétation partielle liée à un projet scientifique. L'intérêt d'une recherche, et sans doute le véritable sens du terrain, serait alors la démarche d'inscription originale d'un chercheur dans une production scientifique.

For a researcher, the sense of field cannot be taken for granted. It is a construction that is largely implemented by the attitude of the researcher, for whom a given field may be the guarantee or the medium of research. The representation (or restitution) of this field only shows a limited interpretation of it linked to a specific scientific project. The point of research, and no doubt a real sense of the field, is then the original attitude thanks to which researchers involve themselves in scientific production.

INDEX

Keywords : research, methodology, field, semiotics, scientific writing

Mots-clés : recherche, méthodologie, terrain, sémiotique, écriture scientifique

AUTEUR

PHILIPPE QUINTON

Centre d'étude de l'écriture et de l'image, Paris 7 – CNRS

Philippe Quinton est Maître de conférences en SIC à l'Université Pierre Mendès France (Grenoble 2). Ses recherches au Centre d'étude de l'écriture et de l'image (PARIS 7 – CNRS) à caractère sémio-pragmatique portent sur les designs des communications, les systèmes de communication graphique analogiques et numériques.